

JE NE SAIS PAS

## DU MÊME AUTEUR

*Cortège dans la ville*, Seuil, 1978.

*L'Anglaise assassin*, Galilée, 1979.

*La reine de pierre*, Barrault, 1985.

*Ils écrivent : Où ? Quand ? Comment ?*, préface de Bernard Frank, Mazarine, 1986.

*Le héros transpercé*, Mazarine, 1987.

*Le Calao*, Grasset, 1992.

*Ce vent d'autan*, Grasset, 1996.

*Quelle soirée*, Gallimard, «L'Infini», 2002.

*La Mémoire de l'iceberg*, Sabine Wespieser éditeur, 2007.

*L'Assassinat d'Elsa*, Le Cherche Midi, 2014.

ANDRÉ ROLLIN

# JE NE SAIS PAS

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

I.S.B.N.: 978-2-7529-1045-5

« Je ne peux même pas vous dire qui je suis. »

OMAR KHAYYĀM



J'ai perdu les femmes. Sous le ciel, étendue grise : derrière les vitres où j'écrase des mouches. Elles sont nombreuses, grosses. D'où viennent-elles ? Commencer une enquête : avec des gyrophares, des coups de freins. Des flics. Pour comprendre. Saisir une torche, explorer. Toutes les maisons, tous les jardins, les greniers, les caves. Surtout les caves. Partir...

Mais où ? Recommencer alors que tout se termine. Ridicule ! Toi, ne me parle pas d'Alger, ne me parle pas de Kaboul, ni de Montréal, ni de Rome, ni de Londres, ni d'Amsterdam... ni de toutes ces villes où les pigeons volent. Non, pas de voyages. Simplement, cette page. Seule. Je veux simplement raconter une histoire pour que tout revienne. Que tout surgisse. Éruption avec plus de braises, de pierres, de cendres. Puis, la lave :

qu'elle brûle tout. Puis le désert, un grand vertige. Avec des animaux disparus, presque des monstres. Une cavalcade de poussière. Je n'y vois plus rien. Je vous cherche, vous les témoins : avec des mots, des paroles. Un peu de lumière, que diable !

Pour voir. Pour reconnaître la route, celle qui relie toutes ces villes. Avec son macadam et ses crevasses, ses bouses séchées et ses feuilles déchirées. Cette longue déchirure qui traverse tout mon pays, ce souvenir chaotique. Avec ses cadavres, alignés, verts. Au-dessus, un cri, une rafale dans le noir. Sans oubli possible.

Il était une fois : ce serait mieux. Plus simple. Ne pas se perdre dans les souvenirs de broussailles. Je vais raconter. Un début, une fin, une intrigue. Des personnages. Un peu de glu par-dessus pour brouiller les pistes. Si tout est trop clair, cela ne rime pas à grand-chose. Je préfère de nombreuses femmes, éparpillées comme des mots sur un écran où le monde se fait, se défait. Surfaces noires ou lumineuses. Traits dans tous les sens. Je m'y perds. Elles partout. Nues et belles. Robes envolées qui s'accrochent aux branches. Je cours. La ville est là, pleine de bruits et d'oiseaux lumineux. Non, je ne reviens pas au point de départ. À elle ! Je l'ai trop écrit. Là, je suis sur un pont avec des cadenas de



soleil, reflets d'amours différents. Au loin, de l'autre côté du fleuve, sous une coupole arrogante, des hommes s'éternisent dans leur palabre vieillissante.

Repartir à zéro. Pourquoi l'homme était-il dans la cave? Avec des clous de girofle enfoncés dans les joues. Depuis combien de temps? Moi, j'entends la musique, c'est le jour de sa fête. Chaque année. Avec l'été qui commence et les amours qui s'embrouillent. Alors oui, tout peut revenir. Cet été 55 à Alger. La visite de la Casbah. Rapide, entourée de soldats. Les portes qui se ferment. Fuite dans les couloirs. On est de trop. Descente des escaliers, robes entrevues, draps qui sont rentrés précipitamment. Et le visage d'une jeune Algérienne – Louiza, sans doute – aperçue dans un bus bondé. A-t-elle peur? Les hostilités vont commencer. La cérémonie peut s'ouvrir à la villa officielle. Les autorités, dont mon oncle, sont subitement parties à Constantine. Rébellion. Ici, dans l'ambassade blanche, nombreux serviteurs, grande table lumineuse et fleurie, je m'installe – doublure d'un absent! – au milieu de femmes habituelles, aux gorges bijoutées, aux paroles à la menthe.

– Madame!

– Que voulez-vous, jeune homme?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas à ma place et je n’ai rien à dire.

– Alors, pourquoi?

– Je remplace, madame!

– Qui?

– Mon oncle le Général...

– Un grand homme!

– Bien sûr, comme tous les militaires. Et vous?

– Je suis madame Soustelle...

– Ah, oui! Je connais...

Les conversations commencent. Des propos de table élégante. Des verres partout. Carafes multiples. Des rafales, très loin, meurtrières. Au milieu des fleurs, des pétales rouges. J’écoute. Je parle. Des mots nourris. Graisseux. Des sourires comme des flashes. On boit. Ils meurent dans la boue, leurs bouches se vident de liquide violet. Oh, madame, vous avez raison! Pourquoi ne pas chanter? Une farandole, encore mieux. Tous heureux, avinés, loin des explosions. Et Louiza, où est-elle? Cette jeune fille du bus, presque écrasée par des Blancs pressés. Depuis le temps. Ce temps d’Alger. A-t-elle gardé le même âge? Jeune et belle. Moi, vieux et agité. Mon cahier, c’est lui qui porte mon histoire. Ces mots à la

suite. La musique sous les fenêtres, c'est sa fête. Dans la rue, elle monte, comme du lierre sur les pierres. Elle envahit tout. Un nuage de passé. Tout revient. Ces autres pierres que j'ai lancées autrefois. Dans les rues également. Contre des hommes casqués, lanceurs de grenades. Elle, une autre, sur son balcon. En plein visage. Surtout, ne pas tout mélanger.

- Non, madame, je n'ai rien dit!
- Vous blasphémez, jeune homme! Je vous hais...
- C'est trop, madame!
- Cessez de boire, cessez de bander...
- Mais, madame!
- Je sais, je vois... À votre âge!
- Et au vôtre?
- Insolent!
- Pourquoi, madame!
- Votre ton! mais...
- Louiza, uniquement!
- Qui est-elle?
- Une femme qui traverse les années...
- Où est-elle?
- Je vais la retrouver...

Depuis le temps ! Encore jeune, très jeune. Et belle. Le miracle de l'encre qui relie les vies interrompues. De ces mots qui surnagent. Passerelle sur un pont oublié. Louiza ? L'Algérie indépendante, les factieux écrasés, les pieds-noirs rapatriés. Ici, à la gare de Toulouse, sur les quais de Matabiau (les vaches en langage occitan). En 1952. Ils revenaient en foule. Frileux, ébahis. Nous, les jeunes gens bien nés, avec appartements cossus, on les accueillait : notre BA, notre Bonne-Action. C'était bien ! Pour Jésus et sa clique... Louiza est-elle parmi eux ?

J'écris : c'est-à-dire que je peux dire n'importe quoi. Personne n'ira vérifier. Surtout pas ces instituteurs d'un vieux journal. Spécialistes en crottes, en biffures, en astuces périmées. Des crachats dans la luzerne. Restons calmes. La musique, miroir apaisant. Que des sourires sur toute l'étendue des champs. Sur tous les visages des affamés, des fuyards. Faux-semblant général. Toi. Pour oublier l'homme de la cave. Le torturé. Qui l'a su ? Je l'ai vu, découvert. Nu. Les doigts écrasés. Le sexe abîmé.

- Madame, vous vous souvenez ?
- De quoi, jeune homme ?
- De l’homme de la cave, de ses cris.
- Vous délirez !
- Non. J’écoute...

Le festin se termine. Les assiettes ramassées. Des miettes de pain gonflées de jus, au pied des chandeliers. Des fruits éclatés. Des verres renversés. Des miettes éparpillées, les fauteuils sont maintenant écartés de la table. Abandonnés. Je suis resté. Seul au milieu des déchets, léchant des fourchettes, jouant avec des couteaux gras. J’écrase des gâteaux, je renverse des carafes, je déchire les serviettes. Je tire la nappe, tout bascule. Chute d’objets qui se fracassent sur le tapis. Je crie, je hurle. Je suis nu. En pleine lumière. De la cire coule sur mon corps. Ma peau rougit. Les balles ne peuvent m’atteindre, je suis ailleurs. Je sais que Louiza reviendra, peut-être aujourd’hui, peut-être des années plus tard. Là, derrière mon dos, telle une somnambule. Je ne me retourne pas. J’attends. De la musique, une boule douloureuse dans le ventre. Je vais dormir : non, surtout pas !

- C’est du Bach, madame!
- Et alors?
- C’est pour vous faire revenir dans mon histoire...
- Je n’ai pas de mémoire.
- Alger, madame!
- C’est loin jeune homme, monsieur!
- Les cris...
- Quels cris?
- Là, écoutez. Oubliez un peu les pianos. Nous ne sommes plus le jour de la fête de la musique, bien avant...

Tout ça, c’est fini. Mais, cet homme dans la cave: attaché, rasé. Séquestré depuis combien de temps? D’où vient-il? Que fait-il dans cette histoire? Dans mon histoire! Où j’ai tout perdu. Mes femmes, mon travail, mon influence. Le vide, une guillotine. L’oubli, un claquement de portes. Louiza, peut-être! Celle d’un autre temps et de ce temps-là, présent. Il n’y a plus de chronologie. Remonter le fleuve, redécouvrir la forêt encombrée de ronces où les perroquets se nichent encore. Où, seul, un arbre décoré de lumière. Une imposture au milieu de la nuit.

Alger toujours ! La ville blanche, toujours française. Peuplée encore de colons, d'officiers, de soldats, d'esprits-casseroles dont le cuivre étincelle, leur vérité. Il y a cet homme dans la cave. Sorte de témoin. Il ne crie plus. Sait-il où il se trouve ? Les murs sont griffonnés : des fresques d'anonymes, à l'image d'un drap froissé où se dessine, par lambeaux, un grand parc devant une chaîne de montagnes, lointaine, superbe. On peut y voir aussi un groupe d'enfants, filles et garçons : ils s'amuse à des jeux sans doute interdits, leurs vêtements indiquent une époque éloignée. Peut-être après des événements meurtriers où on mangeait des poires dites « d'avant ». Tout était d'avant. D'avant quoi, au juste ?

Il y avait bien eu des Allemands dans les villes, des visites d'hommes à casques feuillus, des croix bizarres sur les murs, des alertes intempestives, des cachettes obligatoires, des déménagements, l'arrestation de mon père. L'attente de son retour. Reviendra-t-il ? Où est-il ? Pourquoi des Allemands sont-ils venus le chercher ? Sur quel ordre ? L'époque est tumultueuse. Je ne pouvais rien comprendre. Plus tard il y aura Alger. Les rues ensanglantées. Et Louiza fuyant dans la foule...

- Mais, madame, vous entendez?
- Quoi, jeune homme?
- Le bruit de cristal qui s'évapore, le tintamarre de fourchettes.
- Vous délirez!
- Non, j'écoute.
- Je préfère être sourde.
- Je comprends, madame.
- Rien du tout!
- Et l'explosion?
- Quelle explosion?
- Celle-là maintenant. Toujours et encore, madame.
- Vous me fatiguez!

Le repas se termine. Les chaises renversées, les serviettes dépliées, taches sur la moquette, des oiseaux apeurés, des murmures qui envahissent l'espace, sorte de complot, des vagues de mots silencieux. Puis des rires qui s'évanouissent. Je cours, le jardin est illuminé. C'est la fête! Les officiels sont au combat, au bord des ravins. Sous des nuages colériques. Madame S. attend son chauffeur. Un ennemi, peut-être! J'irai tout lui dire. Tout lui raconter. Il me révélera sa



cachette, me montrera ses armes. Nous attendrons ensemble.

Car tout peut arriver. La rébellion, la victoire totale. Au fond du jardin, je rêve. Je me souviens. Le ciel rouge – étendard. C'est samedi, aujourd'hui. Du temps a passé. Quelle importance! Tout a changé, le sang s'est renouvelé. Que reste-t-il de mon corps? Les os? Vieillis, perdus. La tête? Quelques fragments du cerveau, ces îlots de résistance. Ainsi, le même mais autre. Le cœur rafistolé, le sexe ramolli. Je veux des fleurs immenses qui cacheraient toutes mes peurs. Et toi, où? Au même moment, exactement. Présence lointaine. Devant un miroir? Nue, peut-être. Alors? Trouver les mots, toujours les mêmes, agencés d'une manière différente. Subtile chimie. Ou, tout recopier. À l'infini! Prendre un roman, celui d'un autre, absorber ses pages. Le faire mien. Tolstoï, Kafka ou Desforêts. Pour ne pas me perdre. M'enraciner chez eux, me perdre dans leurs phrases: lianes étrangères. Ainsi repartir, tout redécouvrir.

Caché sous un buisson. À peine cinq ans. La maison est au bord du fleuve, près d'un pont. Vont-ils le faire sauter? De toute façon ils vont revenir, avec leurs casques piqués de fougères.